



Récit de la destruction de la Flotte Cervera

Bulletin de l'amiral Sampson

Washington, 13 juillet.—Une copie du bulletin de l'escadre qui est publié chaque jour sur le navire à New York, est arrivée ici. Le bulletin donne le compte rendu suivant du combat naval de Santiago, le 3 juillet.

C'est un jour qui datera dans les annales de la marine américaine. C'est, en effet, la date de la destruction de la formidable flotte de Cervera qui se composait de l'Infanta Maria Teresa, du Viçaya, de l'Albatros, du Cristobal Colon et des bateaux torpilleurs, le Furor et le Pluton.

Le navire amiral était parti de sa station, vers 2 heures, pour aller à Siboney, où l'amiral se proposait d'avoir une consultation avec le général Shafter.

A environ un mille et demi de la baie, on aperçut des mouvements dans la flotte espagnole, qui se mouvait vers l'ouest. Le vaisseau amiral partit immédiatement pour aller à sa rencontre.

La sortie se fit avec une soudaineté remarquable. L'ennemi marchait si rapidement que le navire américain n'eut pas le temps de tirer un seul coup sur les torpilleurs destructeurs.

Bien que l'on ne fut pas assez près pour tirer sur des navires, il y avait là l'occasion d'une belle victoire, et l'on se mit en chasse du Cristobal Colon.

Il est à regretter que nous n'ayons pu rien sauver de cette destruction. Tous les navires, à l'exception du Cristobal Colon, ont été détruits de bonne heure dans l'action. Ils auraient été mis en feu par les bombes, ou bien auraient sauté, ou avaient été jetés à la côte.

La poursuite du Cristobal Colon a été d'environ 60 milles jusqu'à 1 h. de l'après-midi.

Le Oregon, le Brooklyn, le Texas, le Vixen, le New York prirent part à l'action dans l'ordre indiquée ici. Enfin, le Brooklyn prit l'initiative et força le navire à se jeter sur la côte et à se rendre. Son avant s'était arrêté dans 5 pieds d'eau et son arrière dans 7 pieds. Il y avait une grande quantité d'eau dans la chambre de la machine. Des officiers et des hommes partirent du Oregon pour prendre charge du navire; mais il sombra. Il est probable qu'on pourra le relever; on l'espère, du moins.

Extension du système des Signaux dans tous les parages entre l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud.

Washington, 13 juillet.—Le gouvernement va établir immédiatement un système complet de signaux dans les stations de la mer des Caraïbes, au bénéfice de toutes les nations qui ont quelque intérêt dans ces parages. De 10 à 12 nouvelles stations vont être organisées par le corps, afin d'inaugurer le nouveau service et, dans quelques jours, des hommes seront envoyés aux différentes postes pour en prendre la direction. Voici la liste des personnes choisies pour diriger ces différents postes qui sont très importants: Les professeurs Park Morrill,

La séance du cabinet.

Conseil de guerre.

Washington, 13 juillet.—A la séance du cabinet, il se manifesta une certaine inquiétude, par suite des nouvelles arrivées de Santiago. On parlait de 14 cas de fièvre jaune, survenus dans le bureau du quartier-maître de l'armée.

Justicié, il n'y a que des soupçons. En attendant, on a fait isoler les hommes atteints.

Les dépêches reçues du général Miles et du général Shafter n'ont pas été publiées; mais elles ont mis en émoi les officiers de la marine et de l'armée. Il s'en est suivi un conseil de guerre auquel assistaient les secrétaires Long et Alger, l'amiral Sicard, le capitaine Mahan, le capitaine Crownshield et les membres du Bureau de la guerre.

Avant d'aller à la Maison Blanche, le secrétaire Alger avait eu une conférence avec le chirurgien général Sternberg qui avait aussi reçu des dépêches spéciales.

Autant qu'on en peut juger, la saison pluvieuse met les soldats américains dans une situation inquiétante.

Les autorités ne veulent pas publier la nouvelle de peur d'exclamer de fausses alarmes.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le combat n'est pas engagé.

On craignait que les Espagnols n'eussent tenté de faire évader leurs troupes dans les montagnes, au nord de Santiago. Il paraît qu'il n'en est rien. Santiago était toujours entouré aujourd'hui; l'ennemi ne pouvait s'échapper.

On avait dit aussi que le général Duñel était à l'hôpital. Comme les dépêches n'en disent rien, la nouvelle est probablement sans fondement.

Shafter et Toral en conférence.

Washington, D. C., 13 juillet.—Le département de la guerre livre à la publicité la dépêche suivante: Adjudant-Général, Washington, Quartiers-Généraux, près de Santiago, 13 juillet.—Votre télégramme usant qu'aucune modification d'ordres n'aurait lieu, a été reçu. J'ai eu une entrevue d'une heure et demie avec le général Toral, et si prolongée la trêve jusqu'à demain. Je lui ai dit que sa reddition serait la seule chose que je serais en mesure de négocier; mais, si la mort, lui ou ses hommes, et qu'il n'avait plus le droit de continuer le combat.

Je crois que ce que je lui ai dit l'a vivement impressionné, et qu'il y réfléchira, j'aurais le feu sur lui à midi demain, avec tous mes canons, et avec l'appui de la marine qui est prête à importer quel moment à bombarder Santiago avec des projectiles de 13 pouces.

Fin de la Conférence au sujet de la Paix.

Juragu, 12 juillet, 8 P. M., par voie de Kingston, Jamaïque, 13 juillet, 10 A. M.—Toutes les négociations pour la reddition pacifique de Santiago de Cuba se sont terminées aujourd'hui sans résultat heureux. La ville doit être prise par la force armée.

Le général Toral, le commandant espagnol, a définitivement refusé la proposition du général Shafter d'une reddition sans conditions, et l'armée américaine attend que lui soit donné l'ordre de commencer le dernier combat.

On ne saurait dire exactement quand partira le premier coup de feu de cette dernière attaque, cela dépendra du général Randolph dont on s'occupe de placer les batteries sur le premier plan du champ de bataille.

On peut affirmer cependant que le mouvement ne sera pas tenté avant que l'armée ne soit parfaitement appuyée par les grosses pièces de siège, dont l'absence a coûté tant d'hommes dans le premier engagement.

La Hollande, bateau sous-marin.

Tous nos lecteurs sont familiers avec le bateau sous-marin, Hollandais, qui rend possible de voyager sous la mer. On a vu récemment à New York un grand navire de guerre dans un port de mer fortifié, le bateau étant soutenu par un pont de fer. Le bateau était un paquebot expérimenté et le faire servir, sans appareil au-dessous de l'eau. De même que le bateau expérimenté, le Hollandais sera un véritable sous-marin. Le Hollandais sera un véritable sous-marin. Le Hollandais sera un véritable sous-marin.

Le marche du général Randolph

commencé de bonne heure ce matin; et ce soir, sur dix batteries, une seule de quatre canons avait réussi à traverser les tranchées, à surmonter nombre d'obstacles et à se placer à la tête de l'armée.

Cette batterie avec les quatre autres qui déjà se trouvaient en place, ne sont pas considérées suffisantes par le commandant américain, et il faudra encore 24 heures peut-être pour être parfaitement en mesure de recommencer les hostilités.

La seconde proposition de reddition du général Shafter a été envoyée à Santiago hier, à midi. Elle était sous forme d'une note positive dans laquelle l'auteur faisait ressortir l'impossibilité des Espagnols de soutenir l'attaque des Américains qui entourent la place et rendent impossible l'arrivée des renforts. En outre, l'ennemi ne pourra pas répondre à cette flotte qui lancera des bombes par centaines dans le centre de la ville. Une reddition sans condition, est-il dit dans la note, et rien autre ne sera accepté; et si tel est le cas, les troupes espagnoles et d'innocents citoyens échapperont à un horrible massacre.

Le feu continué par intervalles depuis dimanche dernier a cessé quand le drapeau blanc a été hissé dans le camp des Espagnols, et n'a pas été repris depuis. Aucune considération à la note du général Shafter n'a été consacrée avant 6 heures ce matin, quand est arrivée la réponse du général Toral sous la protection d'un parlementaire.

Le général espagnol a été bref. Il a dit que si les Américains voulaient la ville de Santiago, ils pouvaient la venir prendre. Qu'il se refusait à toute reddition sans condition, et qu'il ferait face à l'ennemi.

Le général Shafter a accepté cette réponse comme finale, et bien que les hostilités n'aient pas été reprises immédiatement, il a fait procéder aux préparatifs d'un prochain combat. Les dix batteries légères du général Randolph ont reçu l'ordre de se porter en avant sur Juragu. Toute la division du général Lawton a reçu l'ordre de se ranger au nord, à un mille et demi, sous une forte troupe reposant à Caimenez, sur la frontière du port. Ce mouvement place les forces américaines en demi-cercle et les fait entourer complètement Santiago, rendant impossible toute retraite de la part des Espagnols, excepté par mer, mais un fleuve de l'armée est placé sur une des rives de la baie.

Les derniers volontaires arrivés ont été envoyés de Juragu dans les tranchées évacuées par les hommes de Lawton, ces volontaires sont le premier régiment de l'Illinois, le huitième de l'Ohio et le 1er du District de Colombie.

La batterie Hines a été envoyée au nord, tout près des troupes de Lawton et maintenant est située sur une élévation de laquelle elle peut directement lancer ses projectiles dans le centre de la ville de Santiago. Ce mouvement est un des plus importants qui se pouvaient exécuter, parce que les Américains maintenant peuvent bombarder l'ennemi sans qu'il soit possible à celui-ci de faire aucun mal aux hôpitaux et aux batteries sur lesquelles flottent les pavillons de la Croix-Rouge.

Quelques déserteurs sont arrivés de Santiago; ils disent que l'eau dans la ville est rare et mauvaise. Il n'est pas vrai ajoutent-ils, qu'il y ait des désertions en masse. Il n'y a ni à gauche ni à droite une certaine entente.

Les réfugiés de Santiago.

La situation est terrible dans le camp des réfugiés; ils souffrent horriblement de la faim. 8 personnes sont déjà mortes; les églises servent d'hôpitaux. Une seule contient 197 personnes. Une vieille personne s'est suicidée de désespoir.

Règlements pour l'armée volontaire.

Washington, 13 juillet.—Plusieurs décisions ont été prises. Les voici:

Les batteries volontaires, appelées au service des Etats-Unis vont être équipées complètement. On leur fournira quatre canons et tous les caissons, wagons, véhicules, etc. Les officiers de volontaires portant des uniformes d'Etat, pourront les garder jusqu'à ce qu'ils soient usés, après quoi, ils devront se procurer des habillements conformes aux règlements établis par le département de la guerre.

La croix latine sur l'épaulette prescrite pour les chapelains, sera en argent.

Le secrétaire de la guerre autorise l'emploi d'hommes engagés comme reporters de Cours militaires, mais sans dépense extra de la part des Etats-Unis.

Capture du San Domingo.

Washington, D. C., 13 juillet.—Le capitaine Sawyer, officier préposé aux signaux à la station de Key West, rapporte au département de la guerre que le navire «San Domingo» a été attaqué et mis hors d'état de service sur les côtes de l'île Pinès, à Cuba, alors qu'il essayait de forcer le blocus.

On ignore sa nationalité. Le capitaine Sawyer ajoute qu'il croit que le «San Domingo» est un des navires que le général Blanco s'était procuré pour lui apporter des provisions de bouche; et des fournitures de tous genres.

Une dépêche du général Miles.

Conférence entre les généraux américains et le général Toral.

Playa del Este, 13 juillet.—Au Secrétaire de la guerre.—Dans une réunion qui a eu lieu entre les deux généraux et à laquelle assistaient le général Shafter, le général Wheeler et le général espagnol Toral, celui-ci a déclaré qu'il ne pouvait agir sans l'autorisation de son gouvernement.

Il était autorisé seulement à se retirer et à rendre l'entrée du port aux munitions de guerre, et la partie de Cuba. Il demandait jusqu'à demain pour recevoir une réponse de son gouvernement sur l'offre qui lui était faite de renvoyer ses forces en Espagne. Ce qui a été accordé.

MILES, Major Général.

La permission de se retirer a été refusée.

Paul D'Hérété, Boucher.

Stalles 95 et 97

AU MARCHÉ FRANÇAIS, Nouvelle-Orléans, Lae.

14 juillet—1

BARTHOLEMEW & CO.,

—MARCHANDS DE—

Poissons et de Tortues.

Stalles au Marché Français.

Bureau Nouveau No 413 rue Ursulines.

Nouvelle-Orléans.

Téléphone 580. 14 juillet—1

JOHN TOSSO ET FRERE,

—Marchands de—

Quincaillerie, Stoves, Peintures et Articles de Maison, IMPORTES ET AMERICAINS.

Nouveau No 917, allée No 228 rue Decatur, 712-A vis-à-vis le nouveau Marché aux Poissons.

14 juillet—1 Nouvelle-Orléans.

"LITTLE BEE"

—MARCHANDS DE—

Types et Travaux Typographiques POUR LES COMMERCE

A. D. HOFELINE,

Successeur de MALUS A. HOFELINE, No 305 rue de Chartres, Nouvelle-Orléans.

14 juillet—1

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.

Vêtements confectionnés, Chapreaux, Articles de toilette pour hommes et enfants.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche. Côté des rues Dauphine et Bienville, à deux blocs de la rue du Canal, 5me étage, nos 92-1 au—mor. les. dls

C. LAZARD & CO., LTD

—LES ANCIENS ET POPULAIRES—

Marchands de Vêtements Confectionnés D'ARTICLES DE TOILETTE ET DE CHAPEAUX.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche. Côté des rues Canal et North Peters, 1er—10—Dm Mar Jon Sany

TELEPHONE 949.

CONFISERIE MANNESSIER,

701 et 703 rue Royale,

COIN ST-PIERRE, Nouvelle-Orléans, Lne

Le Patroage du Commerce est sollicité pour Griller le Café. Nous sommes fiers de Donner Satisfaction.

BUVEZ DU BON CAFE.

GUSTAVE DUREL

—IMPORTATEUR ET GRILLEUR DE—

Cafés Fins tels que Rio, Cordova, Java et Mocha,

511 RUE STE-ANNE, vis-à-vis la PLACE JACKSON.

JOHN ALSINA,

SUCCESSEUR DE FERNANDO BARRA,

MARCHAND DE PROVISIONS,

Epicerie Fines, Vins et Liqueurs, Poudre, Plomb, Cordage, Floeils, Art. rous, Etonne, Peintures, Huiles, etc.

Importateur de Vins de St-Vincent et de Catalogne.

1013 à 1017 RUE DECATUR, Nouvelle-Orléans, Lne.

1013 à 1017 RUE DECATUR, Nouvelle-Orléans, Lne. Téléphone 1036.

Une attention particulière est donnée aux ordres de campagne.

N. FREY,

Epicier en gros et en détail et marchand de Liqueurs.

1031 à 1035 RUE DECATUR,

FRÈS URULINES, Nouvelle-Orléans, Lne.

Vis-à-vis le Marché aux Légumes.

Succursale à l'embarcadere de la rue Dorgenois et du Chemin du Bayou.

Nous délivrons nos marchandises sans frais aux dépôts du chemin de fer et aux débarcadere des bateaux à vapeur.

TELEPHONE 992.

BOITE DE POSTE 910.

A. L. BUHLER,

Successeur de F. N. Volkmann.

Epicier en gros et en détail et marchand de Liqueurs.

SPECIALITES

Beurre d'Elgin, Fromage importé et américain, Cafés, Thé et Epices

Coin des rues DECATUR et St-PHILIPPE, Nlle-Orléans, Lne.

Grande Liquidation

DE L'ANCIEN

MAGASIN DE CHAUSSURES STE-ANNE,

COIN DES RUES ROYALE ET STE-ANNE

Le stock entier doit être vendu dans les 20 jours.

Le stock est nouveau. Des marchandises viennent d'être reçues de New York et Cincinnati. Les meilleures et plus grandes fabrications de l'Est.

Venez voir les BARGAINS. Nous sommes certains de vous servir de l'argent

Feuilleton L'Abeille de la N. O. LES DRAMES DE LA VIE. UNE Haine de Femme GRAND ROMAN INEDIT. PAR EMILE BICHEBOURG. PREMIERE PARTIE. Le Mariage de Valentine. X NOUVELLE LUTTE. Suite. Jacques devait attendre au moins quelques jours avant d'es-

sayer une nouvelle tentative auprès de sa grand-mère, qui semblait avoir complètement oublié Mlle Mersen. D'ailleurs, le jeune comte était obligé à toutes sortes de ménagements, sous peine de se donner l'épouvantable remords d'avoir bûté la fin de celle qui l'avait élevé et si tendrement aimé depuis son enfance. Dans les vastes salles du château où il allait et venait comme une âme en peine, ainsi que dans les allées du jardin et du parc, où on pouvait le voir se promener, rêveur et inquiet, Jacques avait tout le temps de se livrer à des réflexions plus ou moins amères. Il savait bien que son bonheur était ce que sa grand-mère désirait le plus au monde, et il sentait bien aussi que si elle ne consentait pas à son mariage avec Valentine, c'était dans la crainte qu'il ne fût pas heureux. Arait-elle réellement des préventions contre Mlle Mersen? La comtesse lui avait dit tout ce qu'elle pensait au sujet de la jeune fille; mais, cela, rien ne le justifiait; n'y avait-il pas là une exagération voulue? Cette exagération, l'excusait, la mettait sur le compte de l'esprit chagrin d'une vieille femme. Il n'admettait rien qui pût dévaloriser celle qu'il aimait, il la voyait parfaite et ne voulait pas qu'on lui fit voir chez elle seulement l'ombre d'une imperfection.

Jacques était véritablement aveuglé, il subissait l'influence d'une étrange fascination. Comme tous les idolâtres, il avait son fétiche et ne voulait pas qu'on y touchât. C'est que la comtesse trouvait horrible chez Valentine; était précisément ce qui lui rendait plus chère. Non, elle n'avait pas été impudique en se livrant à lui, en s'abandonnant aux ardeurs de ses baisers, n'était une preuve éclatante de son amour qu'elle lui avait donnée. Et croyant bien connaître sa maîtresse, convaincu qu'il était aimé autant que lui-même aimait, un sentiment de révolte défendait dans son cœur pour la défendre contre Mme de Valmont, qui prétendait qu'elle s'était donnée à lui par calcul, pour lui arracher la promesse de l'épouser.

C'est l'esprit rempli de ces pensées que le jeune homme tendait, avec une fiévreuse impatience, le moment où il pourrait sans danger pour la comtesse, mettre tout en œuvre pour la faire revenir à l'égal de Valentine. Il y avait déjà plus d'une semaine qu'il était à Mérelle, sans aucune autre nouvelle de Paris que celle qui lui était apportée par les journaux, et il s'efforçait de la rapidité avec laquelle le temps passait. Il n'avait pas été convenu entre lui et sa maîtresse qu'ils s'é-

crairait pendant son absence de Paris; mais il pensait que Valentine aurait bien pu lui adresser une petite lettre, n'eût-elle été que de quatre ou cinq lignes. Il est vrai que'elle était surveillée et que, ne sortant jamais seule, il lui eût été difficile, sinon impossible, de mettre sa lettre dans une boîte de l'administration des postes. Lui-même aurait voulu écrire, il ne l'aurait pas fait dans la crainte que sa lettre ne tombât entre les mains de Mme de Gassie. Ah! si la comtesse donnait son consentement!... Alors, n'aurait plus à craindre que le secret commun fût découvert, ni plus rien à redouter pour Valentine, comme il aurait vite mis la plume à la main pour annoncer la bonne nouvelle. Plus encore pour la jeune fille que pour lui, il ne voulait pas que le secret de leurs relations fût connu. Et, cependant, l'auteur de la lettre anonyme, ne savait quelle chose. Sans doute, il ignorait que Valentine fut sa maîtresse; mais il savait qu'ils s'aimaient et que lui, Jacques de Valmont, avait fait à Mlle Mersen la promesse de l'épouser. Comment cette personne inconnue, homme ou femme, avait-elle appris cela, par quel moyen l'avait-elle découverte? Le jeune homme se perdait dans le labyrinthe des suppositions et il ne lui venait pas à l'idée qu'on avait pu le voir, la nuit, à l'heure où

tout le monde dort, entrer et sortir par la porte du jardin de l'hôtel de l'aveue Victor-Hugo. Il avait conservé la lettre anonyme, qui avait eu sur l'esprit de sa grand-mère une si terrible influence. C'était évidemment à cette personne inconnue qu'il devait la résistance opposée à ses désirs; il faisait retomber sur elle toute la responsabilité des difficultés en face desquelles il se trouvait. Oh! s'il la connaissait, s'il parvenait à la connaître, cette misérable personne! Comme il irait lui cracher à la face son mépris et son dégoût! Mais pourrait-il jamais savoir son nom? Vainement il cherchait dans l'entourage de Valentine. De même qu'il ne pouvait pas qu'on avait pu le voir pénétrer dans le jardin de l'hôtel, il ne soupçonnait point qu'une oreille indiscrète avait pu surprendre une de ses conversations avec sa maîtresse. Il avait lu et relu la lettre dénonciatrice, cherchant à reconnaître l'écriture, en interrogeant tantillement sa mémoire. Il lui semblait que cette écriture devait être contrefaite, mais rien ne le mettait sur la voie du secret qu'il voulait découvrir. Et toujours il se disait: — Comment l'auteur de cette lettre a-t-il pu savoir que j'ai fait la promesse de l'épouser? Il se rappelait ce qui lui avait dit sa grand-mère et il en arri-

vait à penser que la jeune fille, malgré toutes ses recommandations avait pu se confier à une amie. Dans ce cas, quelle grave imprudence elle avait commise! Et la confidente, cette fautive amie, était-elle assez méprisable! Quel qu'il en soit, il ne voyait pas le véritable mobile qui avait fait agir l'auteur de la lettre. N'y avait-il là qu'un acte de monstrueuse méchanceté? Il ne pouvait admettre que cette lettre eût été inspirée par un sentiment de jalousie. Cependant la comtesse de Valmont s'était rétablie, elle reprenait ses forces, on n'avait plus d'inquiétude sur sa santé; elle se levait et, appuyée sur le bras de son petit-fils, elle pouvait faire une assez longue promenade dans le jardin; mais il y avait déjà quinze jours que Jacques était à Mérelle et il avait promis à Valentine de ne pas être absent plus de quinze jours. Le temps passait et il trouvait longue, maintenant, chaque heure qui s'écoulait. Il vivait dans une angoisse continuelle. Heureusement, pensait-il Valentine comprenait ce retard, puisque sa grand-mère doit venir à Paris, elle se dira qu'une femme de cet âge éprouve de la peine à se déplacer et met du temps à ses préparatifs de voyage. C'est ainsi qu'il se tranquillisait, néanmoins il résolut de ne plus attendre et d'engager avec la comtesse la lutte suprême et décisive. Après la promenade au jardin, ils étaient rentrés, vers trois heures, et s'étaient assis dans le salon, comme nous les y avons déjà vus, en face l'un de l'autre. La comtesse était animée, souriante, et semblait ne plus avoir aucune préoccupation, son regard, attaché sur le visage du jeune homme, avait une expression d'indéfinissable tendresse. Tout indiquait qu'elle se trouvait dans d'excellentes dispositions, et Jacques pensa que le moment ne pouvait être mieux choisi pour revenir sur l'importante et grave question du consentement. — Mon cher enfant, dit la grand-mère, si tu savais comme je suis heureuse de t'avoir avec moi... Va, les vieillards sont égoïstes, puisque je voudrais que tu restasses toujours ici; mais c'est impossible, hélas! il y a ta position, ton avenir... Cela me semble si bon de m'appuyer sur toi, comme tout à l'heure; je sens que cette promenade au grand air m'a fait beaucoup de bien. Ne te moque pas de moi, Jacques, il me semble que je suis rajeunie. — Vous avez une figure superbe, bonne maman, et depuis quatre ou cinq jours, en effet, vous êtes rajeunie. — La satisfaction de te voir, Jacques, le bonheur de te posséder.